

tant plus indépendant qu'on est soi-même plus distingué. On ne peut que choisir ses amis ; on ne se les laisse pas imposer par qui que ce soit.

Ainsi, une liste traçant un plan de lectures pour tout le monde, est impraticable ; chacun de nous doit se la faire pour lui seul ; et même pour la dresser dans cette limite restreinte, il faut déjà se très bien connaître soi-même, et juger sainement à qui l'on doit s'adresser. Or, malgré le conseil de Socrate, bien vieux mais toujours applicable, cette connaissance intime n'est pas des plus répandues.

Mais on peut comprendre un plan de lectures sous un autre point de vue. Au lieu d'une liste, qui ne saurait être définitive, on peut donner quelques conseils sur le choix des auteurs et sur la manière dont il faut les lire. Ces conseils, étant généraux, ont l'avantage de pouvoir être écoutés de toutes les classes de lecteurs. S'ils sont justes et pratiques, ils peuvent n'être pas sans utilité. Chez les Anciens, le bon Plutarque a fait un traité excellent tout exprès pour apprendre aux jeunes gens comment ils doivent lire les poètes.

On ne saurait se dire trop sérieusement que la lecture est la nourriture de l'esprit, comme les aliments sont la nourriture de notre corps. L'insouciance et l'inattention sont dangereuses de part et d'autre ; mais elles le sont bien davantage pour l'intelligence. Des lectures sans suite sont comme des repas irréguliers ; elles fatiguent, en attendant qu'elles épuisent. Les maladies de l'esprit sont plus redoutables encore que celles de l'estomac. Ainsi, le premier et le plus grave conseil qu'on puisse donner à qui comprend les effets nécessaires de la lecture, c'est d'y attacher la plus grande importance. Il ne faut jamais prendre un livre à la légère.

Par suite, et c'est le second conseil, il faut toujours, dans les limites de ses

besoins et de son savoir, adopter les auteurs les plus illustres et les plus accomplis. De même qu'il ne faut mettre sous les yeux des enfants que des chefs-d'œuvre, de même aussi, à quelque âge qu'on soit parvenu, il ne faut lire, dans chaque genre, que ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait. C'est le même principe qui fait que, dans l'instruction publique, on doit maintenir à tout prix, suivant l'avis de Rollin, l'étude des modèles admirables que nous a légués l'antiquité. On a beau être soi-même du plus haut mérite, c'est là vraiment la compagnie dans laquelle il faut se plaire et vivre, si l'on veut ne pas déchoir, ni perdre une partie de ses facultés. Réduit à soi seul, on est bientôt à bout de forces ; c'est à ces sources vives, à ces sources immortelles, qu'il faut se refaire et réparer ses pertes de chaque jour.

Une conséquence non moins claire, c'est que, le nombre des chefs-d'œuvre étant très petit, on ne peut avoir un grand nombre d'auteurs de prédilection. Mais, pour former des esprits sains et vigoureux, il ne s'agit pas de savoir beaucoup de choses ; il s'agit de savoir très bien et à fond ce que l'on sait. On lira donc et l'on relira sans cesse les auteurs favoris, comme le veut Horace. Même on en lira peu à chaque fois, afin de méditer sur ce qu'on aura lu ; méditer, c'est digérer intellectuellement, comme on digère physiquement les aliments qui soutiennent la vie naturelle, moins précieuse que l'autre.

On n'a entendu parler ici que des lectures sérieuses. Quant aux lectures frivoles ou mauvaises, on n'a pas à donner de conseils à ceux qui se les permettent ; c'est à eux seuls qu'il appartient de se corriger, en rougissant de leur faute, dès qu'ils la sentent ; et tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de leur souhaiter de la sentir.

Barthélemy SAINT-HILAIRE.